

ment, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir?...
 LA PRINCESSE. Non, Aglante, je vous le demande; faites-moi ce plaisir, je vous prie; et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérober la joie de vous obtenir.

AGLANTE. Madame, il faut vous obéir; mais je croirais que la conquête d'un tel cœur ne serait pas une victoire à dédaigner.
 LA PRINCESSE. Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMÈNE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMÈNE. Madame, je viens à vos pieds rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner avec transport le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE. Comment?

ARISTOMÈNE. Le prince d'Ithaque, madame, vient de m'assurer tout à l'heure que votre cœur avait eu la bonté de s'expliquer en ma faveur sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE. Il vous a dit qu'il tenait cela de ma bouche?

ARISTOMÈNE. Oui, madame.

LA PRINCESSE. C'est un étourdi, et vous êtes un peu trop crédule, prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle mériterait bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps; et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avais dite moi-même.

ARISTOMÈNE. Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE. De grâce, prince, brisons là ce discours: et, si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE. Ah! qu'en cette aventure le ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite.

AGLANTE. Je vous l'ai dit déjà, madame, il faut vous obéir.

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON. Mais, madame, s'il vous aimait, vous n'en voudriez point; et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier.

LA PRINCESSE. Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre; et, si la chose était, je crois que j'en mourrais de déplaisir.

MORON. Ma foi, madame, avouons la dette: vous voudriez qu'il fût à vous; et dans toutes vos actions il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRINCESSE. Moi, je l'aime! O ciel! je l'aime! Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MORON. Madame...

LA PRINCESSE. Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai tirer d'une autre manière.

MORON (bas à part). Ma foi, son cœur en a sa provision, et...

(Il rencontre un regard de la princesse qui l'oblige à se retirer.)

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint? et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon

âme? Ne serait-ce point aussi ce que l'on vient de me dire? et, sans en rien savoir, n'aimerais-je point ce jeune prince? Ah! si cela était, je serais personne à me désespérer. Mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi! je serais capable de cette lâcheté! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme: et la fierté et le dédain en auraient triomphé! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée; et j'aimerais le seul qui me méprise! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être? et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches; attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE.

O vous, admirables personnes qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grâce, et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, CLIMÈNE, PHILIS.

CLIMÈNE chante.

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS chante.

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle?

CLIMÈNE.

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour;
 Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
 Et que ne pas aimer c'est renoncer au jour.

CLIMÈNE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen

De savoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Chloris vante partout l'amour et ses ardeurs.

CLIMÈNE.

Amaranté pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourments il accable les cœurs,
 D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLIMÈNE.

Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,
 Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMÈNE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen

De savoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE. Achevez seules si vous voulez. Je ne saurais demeurer en repos: et, quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

MORON (à Iphitas). Oui, seigneur, ce n'est point raillerie: j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

IPHITAS (à Euryale). Ah! prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur!

EURYALE. Quelque chose, seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir: mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité de d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes États...

IPHITAS. Prince, n'entrons point dans ces compliments. Je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père; et, si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LA PRINCESSE. O ciel! que vois-je ici?

IPHITAS (à Euryale). Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très-considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE (à Iphitas). Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir que par le jour que vous m'avez donné. Mais si jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder: c'est de n'écouter point, seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.

IPHITAS. Et par quelle raison, ma fille, voudrais-tu t'opposer à cette union?

LA PRINCESSE. Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

IPHITAS. Tu le hais, ma fille!

LA PRINCESSE. Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

IPHITAS. Et que t'a-t-il fait?

LA PRINCESSE. Il m'a méprisée.

IPHITAS. Et comment?

LA PRINCESSE. Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

IPHITAS. Et quelle offense te fait cela? tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE. N'importe, il me devait aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront, et ce m'est une honte sensible qu'à mes yeux et au milieu de votre cour il ait recherché une autre que moi.

IPHITAS. Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui?

LA PRINCESSE. J'en prends, seigneur, à me venger de son mépris; et comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS. Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE. Oui, seigneur, sans doute; et, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS. Va, va, ma fille, avoue franchement la chose; le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE. Moi, seigneur?

IPHITAS. Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE. Je l'aime, dites-vous, et vous m'imputez cette lâcheté! O ciel! quelle est mon infortune! Puis-je bien sans mourir entendre ces paroles! et faut-il que je sois si malheureuse qu'on me soupçonne de l'aimer! Ah! si c'était un autre que vous, seigneur, qui me tint ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferais point!

IPHITAS. Eh bien! oui, tu ne l'aimes pas: tu le hais, j'y consens, et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE. Ah! seigneur, vous me donnez la vie.

IPHITAS. Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE. Vous vous moquez, seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.

EURYALE. Pardonnez-moi, madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque, et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avais toujours affectée; et tout ce que j'ai pu vous dire n'a été qu'une feinte, qu'un mouvement secret m'a inspiré, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il fallait qu'elle cessât bientôt sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour: car enfin je mourais, je brûlais dans l'âme, quand je vous déguisais mes sentiments, et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger; vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE. Non, non, prince, je ne vous sais point mauvais gré de m'avoir abusée; et tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte que non pas une vérité.

IPHITAS. Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux?

LA PRINCESSE. Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

IPHITAS. Vous jugez, prince, ce que cela veut dire; et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURYALE. Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, madame, cet arrêt de ma destinée; et, s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

IPHITAS. Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la princesse.

MORON. Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

IPHITAS (aux princes de Messène et de Pyle). Je crains bien, princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMÈNE. Seigneur, nous savons prendre notre parti; et, si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCÈNE IV.

IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, MORON.

PHILIS (à Iphitas). Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement de cœur de la princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons; et, si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusqu'ici.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

BERGERS ET BERGÈRES.

QUATRE BERGERS ET DEUX BERGÈRES, alternativement avec le chœur.

Usez mieux, ô beautés fières,
Du pouvoir de tout charmer :
Aimez, aimables bergères,
Nos cœurs sont faits pour aimer.

Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour ;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer ;
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour ;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre bergers et quatre bergères dansent sur le chant du chœur.

FIN DE LA PRINCESSE D'ÉLIDE.



Bergers et bergères.



LE BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES. — 1670.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

M. JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de M. Jourdain.
CLÉONTE, amant de Lucile.
DORIMÈNE, marquise
DORANTE, comte, amant de Dorimène.
NICOLE, servante de M. Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAÎTRE DE MUSIQUE.
UN ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE.
UN MAÎTRE À DANSER.
UN MAÎTRE D'ARMES.
UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAÎTRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

PERSONNAGES DU BALLET.

Dans le premier acte.
UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSIENS.
DANSEURS.
Dans le second acte.
GARÇONS TAILLEURS, dansants.
Dans le troisième acte.
CUISINIERS, dansants.
Dans le quatrième acte. — Cérémonie turque.
LE MUPHTI.
TURCS, ASSISTANTS DU MUPHTI, dansants.
DERVIS, chantants.
TURCS, dansants.
Dans le cinquième acte. — Ballet des nations.
UN DONNEUR DE LIVRES, dansant.
IMPORTUNS, dansants.

TROUPE DE SPECTATEURS, chantants.
PREMIER HOMME DU BEL AIR.
SECONDE FEMME DU BEL AIR.
PREMIÈRE FEMME DU BEL AIR.
SECONDE FEMME DU BEL AIR.
PREMIER GASCON.
SECONDE GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.
UNE VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.
ESPAGNOLS, chantants.
ESPAGNOLS, dansants.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHE.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS, chantants et chantants.
POITEVINS et POITEVINES, dansants.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MAÎTRE DE MUSIQUE,
UN ÉLÈVE DU MAÎTRE DE
MUSIQUE (composant sur
une table qui est au milieu
du théâtre); UNE MUSI-
CIENNE, DEUX MUSI-
CIENS, UN MAÎTRE À DAN-
SER, DANSEURS.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE (aux
musiciens). Venez, entrez
dans cette salle, et vous re-
posez là, en attendant qu'il
vienne.

LE MAÎTRE À DANSER (aux dan-
seurs). Et vous aussi, de ce
côté.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE (à son
élève). Est-ce fait ?
L'ÉLÈVE. Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.
Voyons... Voilà qui est
bien.

LE MAÎTRE À DANSER. Est-ce
quelque chose de nouveau ?
LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Oui.

C'est un air pour une séré-
nade que je lui ai fait com-
poser ici, en attendant que
notre homme fût éveillé.

LE MAÎTRE À DANSER. Peut-on
voir ce que c'est ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. Vous l'allez entendre avec le dialogue, quand il
viendra. Il ne tardera guère.



M. Jourdain.

délicatesses d'un art, qui sachent faire un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de